

Jean Poirret (de son vrai nom Jean Poiré)  
est un acteur, réalisateur et scénariste  
français, né le 17 août 1926 à Paris, mort  
d'une crise cardiaque le 14 mars 1992 à  
Paris.

Il fut marié pendant de longues années  
avec Françoise Dorin et ils eurent une  
fille, Sylvie Poiré, née pendant les années  
Soixante.

En 1951 et 1952, il tient le rôle de Fred  
Transport, un des héros de la série  
radiophonique Malheur aux Barbus de  
Pierre Dac et Francis Blanche.

En 1952, il fait la rencontre de Michel Serrault aux matinées classiques du Théâtre Sarah Bernhardt. Ils interprètent ensemble le sketch Jerry Scott, vedette internationale. Ils poursuivent rapidement leurs carrières respectives en duo. En 1961, il écrit et enregistre La Vache à mille francs chez Pathé, parodie de La Valse à mille temps de Jacques Brel. En 1973, sa pièce La Cage aux folles connaît un triomphe extraordinaire au Théâtre du Palais Royal grâce à la fabuleuse interprétation de

Jean Poiret et de Michel Serrault. Elle sera jouée pendant 5 ans, pour 900 représentations et 1,8 million de spectateurs. La coopération entre ses deux "gigantesques" acteurs était tellement fusionnelle, qu'ils étaient complémentaires, car au fur et à mesure des représentations, ils improvisaient de plus en plus et le spectacle au lieu de durer 2 heures, pouvait aller jusqu' à 3 heures. En 1978 il a un fils Nicolas avec l'actrice Caroline Cellier.

En 1978, l'adaptation cinématographique

de *La cage aux folles* remporte un immense succès. L'acteur italien Ugo Tognazzi reprend son rôle de Renato Baldi, tandis que son partenaire Michel Serrault y joue le rôle de Zaza Napoli qui lui vaudra en 1979 le César du meilleur acteur.

En 1989, il épouse l'actrice Caroline Cellier. En 1992, il réalise son premier et unique film, *Le Zèbre*, interprété par Thierry Lhermitte et sa femme Caroline Cellier. Il meurt trois mois avant la sortie du film. Il repose au Cimetière du Montparnasse à Paris.

Michel Serrault entre à 14 ans au petit séminaire de Conflans, il souhaite devenir prêtre et proclame avoir deux passions : « faire rire et m'occuper de Dieu ». C'est le père Van Hamme qui l'oriente alors vers son métier de comédien. Michel Serrault dira plus tard qu'il n'aurait pas aimé le voeu de chasteté.

En duo avec Jean Poirer, qu'il rencontre en 1952, il a fait les belles heures des cabarets parisiens dans les années 1950 et 1960.

Il fait également partie de la troupe Les

Branquignols. Au cinéma, il débute avec un rôle dans *Les Diaboliques* (1953) d'Henri-Georges Clouzot puis avec la troupe des Branquignols dans *Ah ! Les belles bacchantes*. Il participera à leurs nombreux autres films.

Il se lance dans une longue aventure dans le film comique *Assassins et voleurs* (1957) de Sacha Guitry avec Jean Poiret, *Le Viager* (1972) de Pierre Tchernia (qui le fera tourner dans plusieurs films) avec Michel Galabru. Michel Galabru avec qui il tourne aussi un grand nombre de films

comme *Les Gaspards*, *Room service*. Il fait ses débuts aussi avec un certain Louis de Funès peu connu à cette époque, *Nous irons à Deauville*, *Des pissenlits par la racine*, *Carambolages*.

Figure du théâtre de boulevard, avec ses rôles dans des pièces télévisées de *Au théâtre ce soir*, il triomphe en 1973 dans le rôle de l'excentrique travesti « Zaza Napoli » de *La Cage aux folles*, qu'il rejouera plus tard avec un succès international[2] dans ses adaptations au cinéma et dont le premier opus lui vaudra

le César du meilleur acteur en 1979.

Puis arrive L'Ibis rouge (1975) de Jean-Pierre Mocky avec Michel Simon. C'est un grand ami du cinéaste avec lequel il tourne un grand nombre de films dont le plus gros succès reste Le Miraculé (1987) où il joue pour la dernière fois avec son vieil ami Jean Poiret et donne la réplique à Jeanne Moreau qu'il retrouve pour un autre face à face truculent dans La Vieille qui marchait dans la mer (d'après Frédéric Dard) de Laurent Heynemann en 1991. Il reviendra à la comédie incisive avec Rien ne va plus

(1997) de Claude Chabrol où il forme avec Isabelle Huppert un couple d'arnaqueurs à la petite semaine pris dans les mailles du filet d'un parrain des Antilles interprété par Jean-François Balmer. Serrault a également servi le comique grinçant, absurde et ubuesque de Bertrand Blier en l'espace de trois collaborations: Préparez vos mouchoirs (1978), Buffet froid (1979) et Les Acteurs (2000) où, comme le reste de la prestigieuse distribution, il interprète son propre rôle.

L'adaptation de la pièce La Cage aux folles

au cinéma étant un succès international, il est un des rares acteurs français à pouvoir se permettre de tourner à la fois dans de grosses productions mais aussi des films d'art et essai, souvent à moins grand public.

En 1977, il perd sa fille Caroline (alors âgée de 19 ans) dans un accident de la route à Neuilly-sur-Seine. Ce drame familial est relativement parallèle à un changement de cap artistique: c'est désormais dans des rôles dramatiques que l'acteur va exceller, soulevant parfois au

passage de vives polémiques notamment en 1997 lors de la présentation au Festival de Cannes du film *Assassin(s)* de Mathieu Kassovitz . Après l'obtention d'un deuxième César pour *Garde à vue* (1981) de Claude Miller, où il campe un notaire cynique et ambigu, soupçonné d'être l'auteur d'un double viol et homicide sur fillettes, son dialoguiste Michel Audiard a déclaré à son sujet : « il est le plus grand acteur du monde ». Ce huis-clos policier où il se confronte à Lino Ventura marque sans conteste un grand tournant dans sa

carrière puisque s'ouvre devant lui la  
porte d'interprétations plus ténébreuses:  
il apparaît en 1982 au côté de Charles  
Aznavour en petit commerçant provincial  
voué aux meurtres de vieilles dames dans  
les *Les Fantômes du chapelier* de Claude  
Chabrol (adapté de *Georges Simenon*) ou  
devient, dans *Mortelle randonnée* (1983)  
de Claude Miller, un père qui croit  
reconnaître sa fille décédée en la  
personne d'une jeune meurtrière  
(interprétée par Isabelle Adjani) qu'il suit  
et dont il efface les traces laissées sur

les scènes de crime.

Il affronte ensuite, paralysé et aphone, sa  
bru adultérine campée par Nathalie Baye  
dans *En toute innocence* (1988) d'Alain  
Jessua et endosse, pour Christian de  
Chalonge, les oripeaux de l'abject criminel  
de guerre Marcel Petiot dans *Docteur  
Petiot* (1990). C'était par ailleurs ce  
réalisateur qui avait révélé ses capacités à  
endosser des rôles ambigus avec  
*L'Argent des autres* en 1978 où il était un  
bien inquiétant banquier. En 1995, *Nelly et  
Monsieur Arnaud*, le film testament de

Claude Sautet, est une autre étape décisive pour Serrault puisqu'il y fait preuve d'une nuance dramatique qu'il avait rarement manifestée auparavant. Sa prestation en militaire retraité et veuf, désenchanté, solitaire et mélancolique, sollicitant les services d'une jeune femme délaissée (jouée par Emmanuelle Béart) pour rédiger ses mémoires, est unanimement reconnue comme étant sa composition la plus aboutie. Elle lui permet d'ailleurs de remporter un ultime César en 1996. En 1999 dans *Le Monde de Marty* de

Denis Bardiau, il tient le rôle d'un vieillard muet et paralysé, atteint de la maladie d'Alzheimer mais dont la voix commente en off les récits de son amitié naissante avec un enfant malade de la leucémie.

À la fin de sa vie, l'acteur jouait plutôt des rôles de « pépé » campagnard à la française, bougon, un peu rustre, mais avec un grand cœur, comme dans *Les Enfants du marais* (1999) de Jean Becker, avec Jacques Villeret et Jacques Gamblin, *Une hirondelle a fait le printemps* (2001) de Christian Carion, *Le Papillon* (2002) de

Philippe Muyl, *Albert est méchant* (2003)

aux côtés de Christian Clavier ou *Les*

*Enfants du pays* de Pierre Javaux.

Il est mort chez lui le 29 juillet 2007, à

l'âge de 79 ans, des suites d'un cancer. Le

2 août 2007, de nombreux amis du monde

du cinéma et quelques représentants

officiels ont assisté à ses obsèques en

l'église Sainte-Catherine de Honfleur. Il

est inhumé au cimetière Sainte-Catherine.

Il a écrit trois ans avant sa mort une

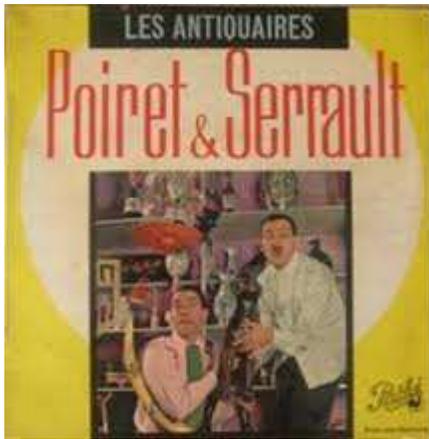
œuvre autobiographique :

*Vous avez dit Serrault ?*, et un journal:

Les pieds dans le plat !, dans lequel il fait part des remarques, pensées et critiques qui s'offrent à son regard de comédien et à son cœur de chrétien.

Dans son autobiographie, il a expliqué combien la foi chrétienne avait marqué son existence et donné un sens à sa vie.





En 1952, l'apparition du couple Jean Poiret et Michel Serrault au cabaret Chez Gilles fut une véritable révélation. Poiret, qui dans son adolescence accueillait les clients dans une boîte de chansonniers, et Serrault, ancien séminariste, qui était doublure d'un comédien qui ne tombait jamais malade, se rencontrent et décident

d'écrire puis jouer des sketches farfelus.  
Engagés au très select cabaret " La Tête  
de l' Art ", ils entraînent chaque soir les  
spectateurs dans des histoires à  
divagations multiples au-delà du rationnel  
en les invitant à les rejoindre dans leur  
délire. Le succès de Poiret et Serrault fut  
tel que du jour au lendemain leur carrière  
de comédiens avait changé de face et  
qu'ils étaient devenus des vedettes en  
puissance, même s'ils ne le savaient pas  
encore. Jean Poiret s'est désentravé  
définitivement des conventions théâtrales

en travaillant chez les chansonniers et dans les cabarets. Il y a gagné un sens du divertissement le soutenant dans des tâches d'auteur qui ne lui sont pas faciles et contre des trucs de comédien qui l'angoissent depuis ses débuts. S'il a choisi d'interpréter les raisonneurs, les personnages distanciés, c'est sans doute comme des balanciers pour le funambule qu'il ne peut s'empêcher d'être. Son jeu est décalé, même par rapport à ses personnages : il les file comme un détective narquois, plus qu'il ne les

incarne. Il n'aurait jamais pu se moquer de Fortunio, ni oser partager les délires d'Othello. Il choisirait plutôt le camp de Iago, ce qui serait un comble de paradoxe pour un comédien-auteur qui ne s'entretient qu'à coups de bonne humeur. Une bonne humeur issue de sa fréquentation assidue, quand il était jeune, des opérettes du Châtelet.

" Au cinéma, je préfère la liberté de la scène. D'un soir à l'autre, on n'est jamais pareil. Il nous arrivait, avec Serrault, de prolonger la représentation de " La Cage

aux folles " de quarante-cinq minutes...

Sur le plateau, vous pouvez même vous

déculotter, si vous en avez envie :

personne n'y peut rien. Et moi, je ne me

respecte pas. Je suis un gugusse. "

Michel Serrault lui commentait son métier

et le rire de façon presque identique :

« Le rire doit être construit, basé sur la

réalité de la vie, sur des faits communs. La

folie, oui, mais avec un cadre.

Si l'acteur ne bouscule pas la réalité pour

aller plus loin dans les émotions ou dans le

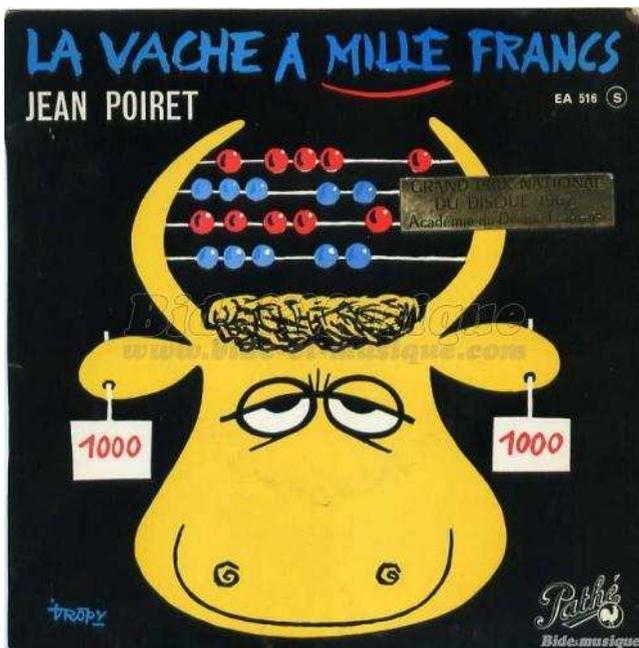
rire, ce n'est plus un artiste.

Un acteur est quelqu'un qui doit inventer,  
se laisser porter par son invention. Il est  
essentiel de donner un plus, de ne pas se  
contenter d'être un serviteur aveugle et  
ignare.

Si je ne suis pas devenu prêtre, c'est à  
cause des vœux de chasteté.

Aurais-je un jour la possibilité d'exercer  
un métier qui ne me ferait pas perdre le  
goût de m'amuser ? »





*Au premier temps de la vache,*

*Toute seule dans son pré, elle est là,*

*Au premier temps de la vache,*

*Y a l'éleveur, y a la bête et y a moi,*

*Et ma faim qui bat la mesure,*

*La mesure de mon estomac,  
Et ma faim qui bat la mesure,  
Mesure aussi mes fins de mois.*

*Une vache à mille francs,  
Comme ce serait charmant,  
Comme ce serait charmant  
Et beaucoup plus tentant  
Qu'un' vache à deux mille francs,  
Une vache à mille francs.  
Une vache à mille francs,  
F'rait l'filet à cent francs,  
L'rumsteck à soixante francs,*

*Le gîte à quarante francs,  
L'aloyau à trente francs,  
La culotte à vingt francs.  
Un' culotte à vingt francs,  
F'rait la côte à quinze francs,  
La poitrine à douze francs,  
La bavette à dix francs,  
Le collier à huit francs,  
Le jarret à quatre francs.  
Un jarret à quatre francs,  
Ce s'rait intéressant  
Et plus avantageux  
Pour faire un pot-au-feu*

*Qu'un jarret à mille francs,*

*Un jarret à quatre francs...*

*Au deuxième temps de la vache,*

*C'est à peine si je l'aperçois,*

*Au deuxième temps de la vache,*

*Y a du monde entre la bête et moi.*

*Il y a l'tueur qui passe la mesure,*

*L'transporteur qui lui emboîte le pas,*

*Pendant qu'Fontanet nous assure*

*Que la viande de la vache ne monte pas.*

*Une vache à mille francs,*

*En quittant l'Morbihan,  
Devient chemin faisant  
Comme par enchantement  
Un' vache à cinq mille francs  
En arrivant au Mans.  
Un' vache à cinq mille francs,  
On ne sait pas comment,  
Augment' de vingt pour cent  
En traversant Le Mans,  
Et d'vient par conséquent  
Un' vache à six mille francs.  
Un' vache à six mille francs,  
C'est bougrement tentant,*

*C'est bougrement tentant  
Pour les gens d'Orléans  
D'en faire innocemment  
Un' vache à dix mille francs.  
Une vache à dix mille,  
En sortant de la ville,  
Pris' dans un tourbillon  
Devient à Arpajon  
Par un calcul habile  
Une vache à vingt mille,  
Cent mille à Montlhéry,  
Deux cents à Juvisy,  
Trois cent mille à Orly,*

*Arrivant à Paris,*

*À la Port' d'Italie*

*La vach' n'a plus de prix.*

*La vache est aux Gobelins*

*Multipliée par vingt,*

*Par deux cent cinquante deux*

*Au carr'four Richelieu,*

*Et par huit cent dix sept*

*En sortant d'La Villette...*

*Au dernier temps de la vache,*

*En rôti, sur l'étal, elle est là,*

*Au dernier temps de la vache,*

*Y a un monde entre sa viande et moi.*

*Et l'Etat, qui prend des mesures,*

*L'Etat qui mesure notre émoi,*

*Et l'Etat qui prend des mesures,*

*Fait monter un peu plus chaque mois.*

*De la vache à cent francs,*

*On en mangeait autant,*

*Autant qu'on en voulait,*

*Et plus qu'il ne fallait,*

*À midi, au dîner,*

*Et dans l'café au lait.*

*D'la vache à cinq cent francs,*

*C'est déjà plus gênant,  
Moi qu'en mange en moyenne  
Dix kilos par semaine,  
Pour avoir mon content  
Je privais les enfants.  
De la vache à mille francs,  
De la vache à mille francs,  
Il vaut mieux carrément  
Se gaver d'ortolans,  
Et s'offrir des homards  
Tartinés de caviar.  
D'la vache à deux mille francs,  
Ça s'ra pour l'jour de l'an,*

*On la mangera truffée,  
Sur un grand canapé,  
On gardera l'foie gras  
Pour les autr's jours du mois.  
D'la vache à cinq mille francs,  
Ça d'viendra un placement,  
Avec mes lingots d'or,  
Dans mon grand coffre fort,  
J'entass'rai les rumstecks  
Et les coupons d'beefsteack.  
D'la vache à cinq mille francs,  
Ça d'vient décourageant,  
C'est pas qu'on soit méchant,*

*Mais un beau jour, pourtant,*

*Il faudra bien qu'on sache*

*Qu'on n'peut plus suivr' la vache !*

*Oh la vache ! La sale vache ...*

*Oh la vache nous rendra fous !*

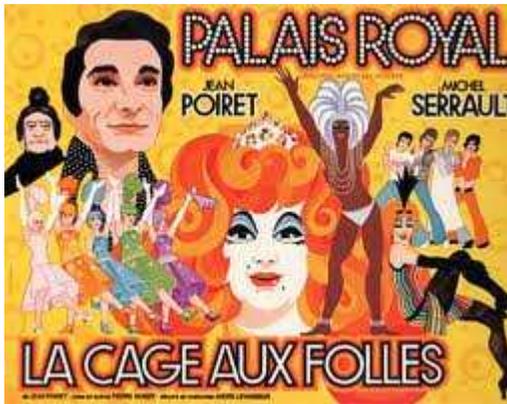
*Oh la vache ! La sale vache ...*

*Oh la vache nous rendra fous !*

*Oh la vache ! Oh la vache...*







La Cage aux folles est une pièce de théâtre comique écrite par Jean Poiret, mise en scène par Pierre Mondy et représentée pour la première fois au Théâtre du Palais-Royal le 1er février 1973. Elle fut jouée près de 1800 fois (et vue par un million de spectateurs) par Jean Poiret et Michel Serrault et adaptée

au cinéma en 1978.

Dans cette pièce, deux homosexuels tiennent un cabaret de danseurs travestis qui s'appelle « La Cage aux folles ». Albin fait des scènes de plus en plus fréquentes à Georges, et ce dernier reçoit la visite de son fils, Laurent, qui va se marier. Le problème : les parents de la fiancée sont très conservateurs, et ignorent tout de la profession et du sexe des futurs beaux-parents de leur fille...

Malgré le succès de la pièce, elle ne fut jamais filmée en intégralité, (l'Institut

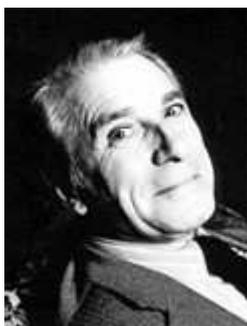
national de l'audiovisuel aurait retrouvé en 2009 dans ses archives un enregistrement de la pièce) et aucun producteur français n'accepta de l'adapter sous forme de film, sans doute en raison de son sujet considéré comme scabreux. C'est la raison pour laquelle le film est une production italienne, qui par conséquent emploie de nombreux acteurs italiens en lieu et place de la distribution française de la version théâtrale (Ugo Tognazzi à la place de Jean Poiret par exemple). Le film fut pourtant un succès commercial, ce qui semble

prouver que le public de l'époque avait une  
ouverture d'esprit plus large que les  
producteurs ne l'imaginaient...



La pièce sera reprise en 1978 au Théâtre  
des Variétés avec Michel Roux et Jean-  
Jacques puis du 12 septembre 2009 au 8  
janvier 2011 au Théâtre de la Porte-Saint-  
Martin, avec Christian Clavier et Didier  
Bourdon. Une mise en scène de Didier

Caron, avec Philippe Beglia, Daniel-Jean  
Collaredo, Jean-Marc Coudert, Manoëlle  
Gaillard, Héléna Grouchka, Philippe Gruz,  
Thierry Laurion, Marie-Hélène Lentini,  
Christian Pereira et Thomas Sagols.



Au début de l'année 1973 se préparait un  
phénomène. Un incroyable triomphe de la  
scène parisienne.

Et une nuit de Janvier, vers onze heures

et demie, trois monstres sacrés du théâtre poussent la porte du Coupe-Chou. C'étaient , et . Ils étaient accompagnés du directeur du Palais-Royal d'alors, . Ils avaient leurs habitudes au Coupe-Chou, Poiret, Serrault et Mondy... mais ce soir-là, ils allaient rester jusqu'à 6 heures du matin !

Il faut dire qu'ils étaient en pleine répétition d'une pièce qui allait fêter les retrouvailles du célèbre duo. Cette pièce, c'était bien sûr : « La Cage aux Folles ». Un triomphe sans précédent, et d'ailleurs,

sans successeur. « La Cage » sera jouée 5 années consécutives au Palais Royal, puis deux ans aux Variétés.

Mais n'anticipons pas. Pour l'heure, personne ne pouvait prédire le succès à venir. Personne, pas même le directeur du théâtre qui avait déjà prévu une pièce pour la saison suivante. D'ailleurs, tout n'était pas au point, il y avait encore des problèmes à régler... « La Cage » n'était pas prête.

Et les séances de travail se poursuivaient au Coupe-Chou.

« Dans une salle du fond pour être  
tranquille » réclame Poiret. Bien sûr, on les  
installe à la Bibliothèque. C'est studieux,  
une Bibliothèque. Il fallait, d'ailleurs,  
retravailler le dernier acte de la pièce.  
Et tout en mangeant, Poiret et Serrault  
improvisaient les répliques qui allaient  
faire hurler de rires mille personnes, tous  
les soirs pendant sept ans !  
Et Serrault répétait son rôle au  
restaurant, il rentrait petit à petit dans le  
personnage de Zaza Napoli, il travaillait  
ses regards langoureux, ses battements

de cils, et il faisait de l'œil au client de la table d'à côté... qui commençait à s'inquiéter pour de bon. Ce malheureux client finissait par chuchoter à et , les directeurs du restaurant :

« Il a changé de bord, Serrault ? »

« Non, il travaille. »

« Ah ? drôle de boulot ! »

Et le client replongeait le nez dans son assiette, tandis que Serrault continuait ses œillades. De son côté, Mondy était songeur, il discutait des costumes avec Jean-Michel Rouzière.



« Les robes de Serrault ne vont pas... la perruque non plus, d'ailleurs... Excuse-moi, Michel, mais tu es trop belle, on dirait Edwige Feuillère. Il faut tout refaire. »

« Tu veux que je ressemble à Yvette Horner, c'est ça ? » interroge Serrault, faussement indigné.

« Rassure-toi, tu n'es pas obligé de te mettre à l'accordéon ! »

Dans son coin, Rouzière ne mangeait pas de bon appétit. En bon directeur, il était en train de calculer ce que cette histoire de robe allait lui coûter. Il ne savait pas, bien sûr, combien ça allait lui rapporter. Ah, les affres de la création !... Et puis, il était tracassé, ce directeur.

« Mes enfants, dit-il, le titre ne va pas ! »

Poiret s'inquiète : « Qu'est-ce que vous reprochez à la « Cage aux Folles » ?

« C'est vulgaire ! et puis on va avoir les homos sur le dos, il faudrait quelque chose de plus drôle, et de plus élégant aussi. »



« Et vous avez une idée ? »

L'œil de Rouzière s'allume. Visiblement, il n'attendait que cela. Avec un petit sourire de contentement, il finit par dire :

« Oui, il faudrait appeler ça : « Prout » !

Mondy, qui était en train de porter sa fourchette à sa bouche, s'arrête net. L'œil de Poiret s'arrondit, Serrault ne sait pas quoi dire... Bref, tout le monde est médusé.

Et Rouzière enchaîne : « C'est drôle, ça,  
Prout, non ? mais attention, avec un point  
d'exclamation ! »

« Avec un point d'exclamation ? »

« oui...

« alors, là, évidemment, avec un point  
d'exclamation, ça change tout ! »

« c'est amusant, non ?... non ?... enfin, c'est  
une idée, comme ça... »

« Et qu'est-ce que tu disais, Pierrot, à  
propos de la robe de Michel ?... »

interrompt Poirer.

Bref, l'idée de Rouzière n'a pas été

retenue... Ce titre est désormais libre, avis  
au auteurs !...



Et la séance de travail s'éternisa ce soir-là  
jusqu'à six heures du matin. Seuls dans le  
restaurant, ils ont peaufiné « la Cage aux  
Folles ». Christian Azzopardi et Francis  
Nani se sont couchés bien tôt ce matin-là,  
mais on ne bâtit pas des légendes toutes  
les nuits... Ni dans tous les restaurants.



Un soir de novembre 1967, Jean Poiret et Michel Serrault assistent à la première de "L'Escalier", une pièce de Charles Dyer racontant les tourments d'un couple homosexuel vieillissant. Après le spectacle, ils réfléchissent à une pièce similaire mais traitée en franche comédie (ils ont également en tête un de leurs

sketchs, joué huit ans plus tôt dans les cabarets, "Les Antiquaires"). Poirer n'écrira *La Cage aux folles* qu'en 1972, sur l'insistance de Jean-Michel Rouzière, le directeur du théâtre du Palais-Royal.

Jean Poirer est Georges, directeur d'une boîte de travestis à Saint-Tropez, et Michel Serrault est Albin, dit "Zaza" sur scène. "J'avais énormément travaillé mon rôle, explique ce dernier. (...) En même temps que mes costumes, j'avais essayé plusieurs compositions pour ma voix.

J'avais trouvé une assez bonne solution qui

consistait en de brusques envolées dans l'aigu, préférables à une voix de fausset en permanence. L'extravagance du personnage Zaza autorisait ces saisissants crescendos qui marquaient la surprise, la colère ou la joie et soulignaient mieux la démesure que ne l'aurait fait une voix de bout en bout affectée." La pièce est un triomphe, elle est jouée 1500 fois pendant cinq ans. À la millième, Poiret cède sa place à d'autres comédiens : Henri Garcin, Michel Roux puis Pierre Mondy (metteur en scène de la pièce) se succéderont.

Les producteurs français ne se bousculent pas pour autant pour en acheter les droits. Seul Christian Fechner insiste auprès de Pierre Mondy mais Poiret n'est pas d'accord. "Il craignait la confusion. "Si c'est pour faire "Les Dégourdis de la 11ème" ou "Deux folles sous les drapeaux" disait-il, faisant référence aux films joués par les Charlots, ce n'est pas la peine..." C'est finalement un Italien, Marcello Danon, qui obtient les droits en 1977. La Cage aux folles va donc être une coproduction franco-italienne, ce qui

nécessite un acteur transalpin pour jouer le rôle de Georges (qui devient Renato à l'écran). Ugo Tognazzi], pilier de la comédie italienne, est choisi. "Ça me convient très bien, me dit Jean, qui me voyait triste pour lui, raconte Serrault. Je t'assure que je n'ai pas de regrets !" Le danseur américain Benny Luke conserve le rôle de Jacob, le domestique noir, et Serrault demande à ce que Michel Galabru (son partenaire dans de nombreux films, dont *Le Viager*) interprète le député conservateur, rôle que tenait Marco Perrin

sur scène (et dont le nom passe de

Dieulafoi à Charrier).

Edouard Molinaro, qui sort d'un tournage

chaotique avec Alain Delon sur L'Homme

pressé, se voit proposer la réalisation. Il

connaît bien Serrault pour avoir tourné

trois films avec lui (dont La Chasse à

l'homme). "Il m'assura qu'il était heureux

de faire ce film avec moi, explique

l'acteur, même si ses préférences

n'allaient pas à ce genre-là. Sa franchise

l'honorait." Molinaro suggère que Jean

Poiret écrive l'adaptation de sa pièce avec

lui. Mais le travail est éprouvant.

"L'enthousiasme initial de Jean se dégradait à mesure qu'il prenait conscience de la spécificité de l'adaptation cinématographique, qui n'avait rien à voir avec l'écriture d'une pièce de théâtre. De mon côté, je découvrais jour après jour la fragilité de Jean et son extrême sensibilité. Notre collaboration prit fin le jour où il me déclara en pleurant (il pleurait vraiment) qu'il n'y arriverait jamais..."

Molinaro reprend alors le travail avec

Francis Veber. Dans un hôtel de l'île de Saint-Martin, puis à Rome et enfin à Deauville chez Claude Lelouch, le tandem se heurte aux mêmes difficultés. "Il me faut reconnaître ici l'acharnement du travail de Veber. Je n'ai jamais connu d'auteur capable, comme lui, de souffrir des mois entiers sur un texte avant d'être certain de son efficacité." Le scénario est enfin terminé et accepté ; le tournage peut commencer à Rome, aux studios de Cinecitta.

Dans ses mémoires, Michel Serrault écrit

qu'avec Ugo Tognazzi, l'entente fut parfaite. Ugo avait bien vu, dès le départ, que le rôle que tenait Jean dans la pièce n'était pas le plus excentrique. Le personnage qui allait faire de l'effet restait Zaza Napoli, ses crises de jalousie et ses colliers de perles. Ugo Tognazzi avait compris que ça ne marcherait jamais si son personnage voulait rivaliser avec le mien. Il était trop grand acteur pour tomber dans un piège pareil." Mais les témoignages sur ce point divergent...  
Très vite, l'acteur italien refuse de jouer

en français. "Il s'y était engagé par contrat, raconte Veber, mais voyant à quel point Serrault était prodigieux dans son rôle, il décida de lui donner la réplique en italien. Cela posa un double problème, au tournage d'abord, au doublage ensuite. Serrault ne parlant pas italien, il devait guetter le dernier mot de la réplique de Tognazzi pour enchaîner. Et Tognazzi, soit par perversité, soit parce qu'il savait mal son texte, changeait souvent ce dernier mot. S'il devait dire "marmelade", il disait "confiture" et Serrault se mettait à

patauger."

Molinaro tente un jour de le raisonner, lui expliquant que son attitude n'aide ni son partenaire, ni son metteur en scène.

Tognazzi entre dans une colère noire et, jusqu'à la fin du tournage, fait régner une ambiance d'affrontement, comme s'en souvient Francis Veber. "Pendant des semaines, il arrivait sur le plateau et injurait Molinaro devant toute l'équipe. À l'italienne, hurlant, arrachant des pages du script, s'attrapant les couilles à pleines mains, pour mieux montrer son mépris." Le

cinéaste confirme que le tournage se terminera "sans que jamais l'ambiance du plateau ne retrouve un semblant de sérénité".

Dans cette ambiance délétère, Michel Serrault trouve du réconfort en la personne du chef opérateur Armando Nannuzi. "Je jouais pour cet homme dont, à la fin des prises, j'apercevais les yeux plissés par le rire silencieux, avec parfois une petite larme de jubilation. Lorsque je n'étais pas satisfait de mon jeu, Armando le comprenait immédiatement et c'est lui-

même qui me disait :

"Tou vo pas le réfaire ? Pour moi..."

Serrault n'est pas le seul à être maquillé et habillé de façon extravagante. Pour échapper aux journalistes qui entourent le bâtiment de la boîte de nuit, le député Charrier doit se déguiser en femme. "On me fait lever à quatre heures du matin, se souvient Michel Galabru... On me maquille longuement, avec minutie... On me transforme en pouffiasse royale... En talons hauts... Il était écrit que je devais rouler un patin à Ugo Tognazzi. Quand il

m'a vu, il a articulé : "Qué horror ! Je n'embrasserai pas oune telle horror..." Un grand roman d'amour fut immédiatement avorté !"

Un premier montage est projeté à Paris, sans musique et avec la voix de Tognazzi. Edouard Molinaro et Francis Veber sont consternés mais Pierre Tchernia, appelé en consultation, leur prédit un succès. Le doublage en français "fut un véritable casse-tête, explique Veber. Il y a toujours une syllabe de plus en italien. "Vin" devient "vino" et "putain", "putana". Beaucoup

d'acteurs tentèrent de doubler Tognazzi."

Plusieurs solutions sont également

envisagées ; dans la bande-annonce, Renato

parle ainsi français avec un accent italien.

C'est finalement Pierre Mondy qui prête sa

voix à Tognazzi, et sans accent (Michel

Beaune et Serge Sauvion lui succéderont

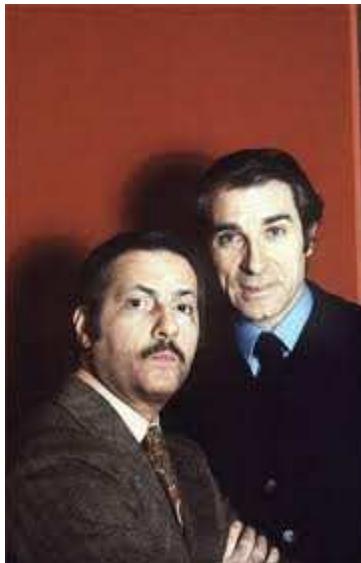
dans les deux suites).

La Cage aux folles rassemble cinq millions

de spectateurs et vaut un César à

Serrault, ainsi que trois nominations aux

Oscars (décors, scénario et réalisation).

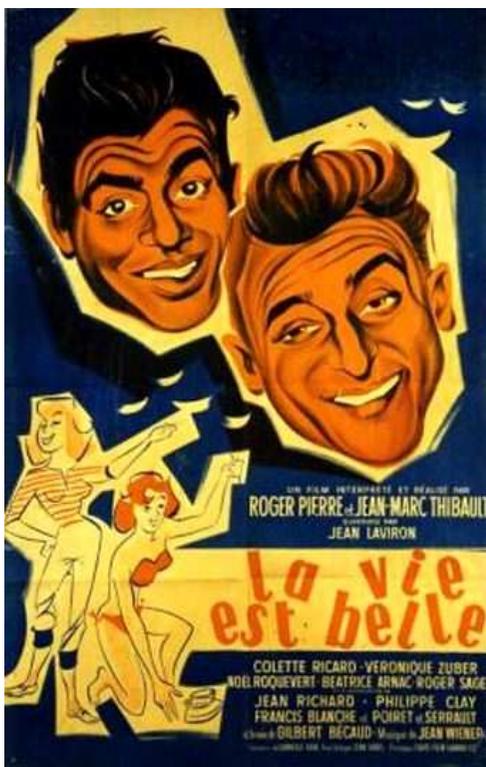


## Poiret et Serrault au cinéma



Jean Cléry a tout pour être heureux, il a pour compagne la belle Lili et exerce sa profession de chanteur dans la boîte de

Nuit de Paul Latour. Malheureusement ce dernier est dans la ligne de mire de la police qui le soupçonne d'être mêlé à certaines affaires louches. Paul décide de quitter la ville et confie la garde de sa fille Brigitte à Jean. Mais Brigitte qui a été élevée dans un pensionnat de luxe n'est pas le prototype de la petite écolière sage, elle est séduisante et déclenche d'énormes catastrophes sur son passage. Lili regarde ce baby sitting d'un très mauvais oeil, Jean saura-t-il résister au charme de Brigitte...



Roger et Paul sont amis et vendeurs dans une maison de disques. Un jour, ils gagnent une maison en banlieue suite à un concours radiophonique et décident d'y cohabiter

avec leur épouses, Denise et Monique.

L'intrusion des beaux-parents et les difficultés liées à la promiscuité mettent l'amitié à rude épreuve. Finalement, les deux hommes seront pères le même jour et oublieront leurs petits différents...



Candidat aux élections municipales,  
l'honnête libraire Aimé Morin est  
compromis par un rival peu scrupuleux. Il  
est en effet accusé publiquement de  
débauche en raison d'une nuit de beuverie  
dans une boîte de striptease. La gentille  
soubrette Louissette aidera finalement à  
l'innocenter...



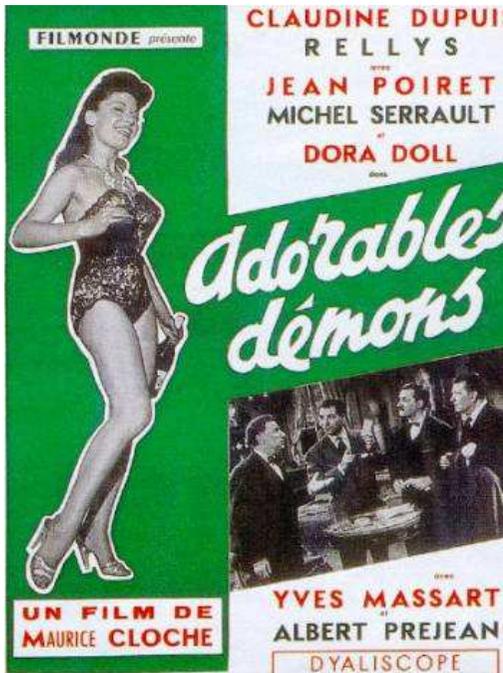
Philippe d'Artois, voleur de classe,  
surprend chez lui Lecagneux, un  
cambrioleur. Il lui demande de l'aider à se  
tuer, lui proposant une somme d'argent.

Mais Lecagneux a été condamné à la place  
de d'Artois pour le meurtre du mari de la  
maîtresse de ce dernier, il y a des années.

L'assassin reste lui-même et se  
débarrasse du voleur.

Anecdote : Cet avant-dernier film de  
Sacha Guitry est également l'occasion  
pour son auteur de renouer avec ses  
premières amours : la comédie caustique.

L'arrestation et l'emprisonnement d'Albert Lecagneux à la place du véritable coupable, Philippe d'Artois, sont une allusion évidente à son arrestation durant la Seconde Guerre mondiale. Le film se déroule de façon rigoureuse, jusqu'à son cynique dénouement final. Pour la première fois, Guitry est totalement absent de son film : non seulement il ne joue pas, mais le commentaire en voix off est assuré par Jean Poiret.



Mme Barbara Onisse monte une  
machination pour tester la fidélité de son  
époux : la jeune comédienne Regina Rex le  
rencontre "accidentellement", mais une  
fois chez lui, le vole et se sauve. Deux

détectives sont chargés de l'enquête, la vérité est bientôt exposée au grand jour.



Jean-François Robignac, un professeur, arrivé dans un lycée de province pour

enseigner les lettres a des troisièmes.

Très vite, il s'attire la sympathie des élèves par sa jeunesse de langage. Mais les parents tentent de le faire renvoyer lorsqu'ils apprennent que Jean-François utilise des mots d'argot pour rajeunir les textes des écrivains.

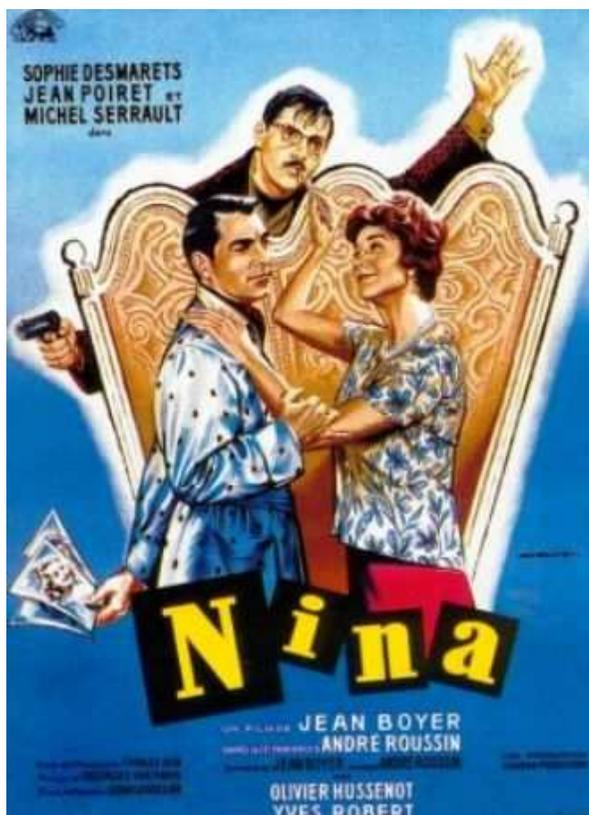
Anecdotes : Ce n'est pas la première fois que Michel Serrault incarne un enseignant, deux ans auparavant, il a joué un professeur dans un internat dans *Les Diaboliques*, d'Henri-Georges Clouzot.

C'est le deuxième film dans lequel Michel

Serrault et Jean Poiret sont en haut de l'affiche après le succès d'Assassins et Voleurs, de Sacha Guitry, sorti en 1957. À noter dans les seconds rôles Darry Cowl, qui figurait aussi dans le générique d'Assassins et Voleurs qui connaîtra un succès la même année dans Le Triporteur en tant qu'interprète principal.



Clara, fille d'un magnat du pétrole, ne voit jamais ses parents. Un jour, des malfrats la kidnappent pour demander une rançon. Très vite, Clara conquiert ses geôliers...



Nina se partage entre son amant, Gérard  
et son mari, Adolphe. Elle ne peut  
renoncer ni à l'un, ni à l'autre. Finalement,  
elle les met tous les deux au lit et décide  
que vivre à trois doit pouvoir  
s'improviser...

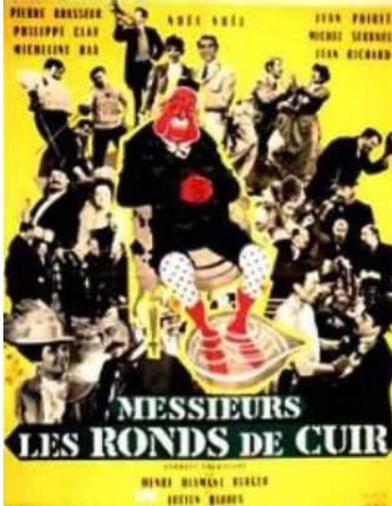


Miguel est un caissier de banque  
injustement accusé d'avoir collaboré à un  
hold-up. Un soir, dans un cabaret, il révèle  
de réelles facultés de chanteur. Il est  
engagé tandis que le directeur de sa  
banque est démasqué. Miguel fait des  
début très remarquables et reconquiert  
l'amour de sa femme, Viviane, un instant  
infidèle...

Anecdotes : Le public bon enfant du début  
des années '60 pouvait reconnaître les  
têtes familières de tous les seconds et 3<sup>o</sup>  
rôles (avec en prime les jeunes Jean

Carmet et Charles Aznavour - et Alberto Sordi , que peu de monde avait remarqué 10 ans auparavant dans Les Vitelloni...) - et apprécier la silhouette et le buste de Magali Noel...

Aznavour en particulier provoquait une vague de rires : dans la boîte de nuit, quand Moreno a lancé son final de tenor bel canto , la cavalière d'Aznavour se précipite vers lui, adlatrice, et Aznavour la tire en arrière en maugréant; elle lui lance alors : "Mais lui, il a de la voix !".



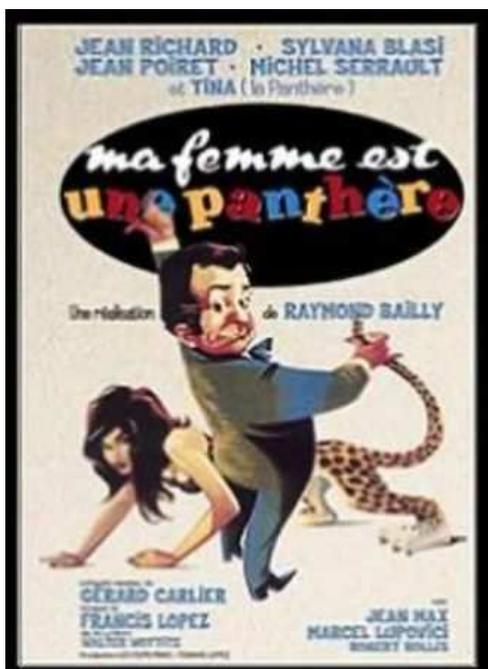
Le personnel de la direction des dons et legs au ministère des cultes est particulièrement fantaisiste, y compris Lahirier, absent iste fervent et chansonnier à ses heures. Cascades de mésaventures pour ce bureau de joyeux compères.



Pauline Dupont ne veut pas épouser le comte de Trivelin et la date de la cérémonie approche à grands pas. Elle se confie à un ami d'enfance, Labaule. Malheureusement, il ne peut empêcher l'irréparable, mais parvient à leur faire éviter la consommation du mariage.

Anecdotes : Une première version de Vous n'avez rien à déclarer ? a été tournée en 1937, réalisé par Léo Joannon, avec Raimu et Pierre Brasseur.

Pauline Carton figure dans la version de 1937.





Le film est constitué de 7 sketches réalisés par 7 réalisateurs français, qui résument les étapes amoureuses des femmes françaises dans les années 1960 : Gisèle Bazouche, neuf ans, demande «comment viennent les enfants» à ses parents. Ne sachant que lui répondre, ceux-ci, concierges d'un immeuble parisien, sollicitent l'aide de plusieurs locataires : une prostituée, un colonel et un enseignant...

Bichette Martin ressent ses premiers émois d'adolescente. Effarouchée devant

le médecin de famille appelé en renfort,  
elle le sera beaucoup moins le jour où elle  
le rencontrera par hasard, à moitié nu sur  
une plage.

La jeune *Ginette* est fiancée à *François*.

Ce dernier est contrarié, car *Ginette*,  
toujours vierge, voudrait attendre d'être  
mariée pour passer à l'acte. Les

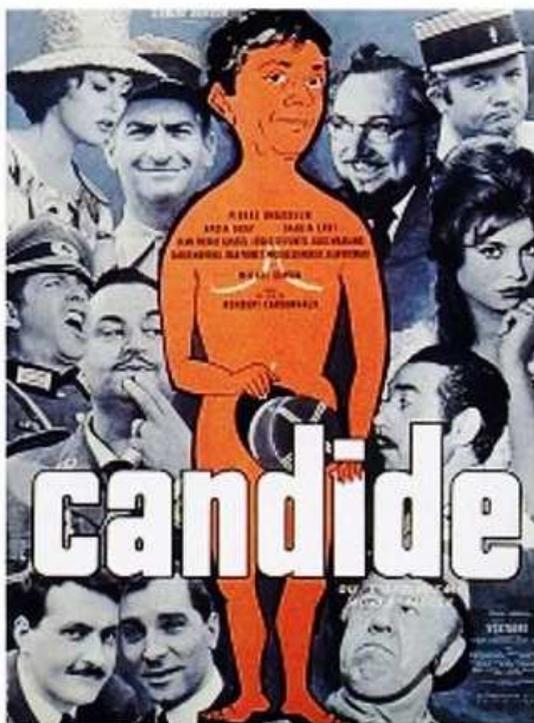
tourtereaux décident finalement de  
consommer à l'issue d'une sortie en boîte.

Dans le train qui les emmène en voyage de  
noces, les jeunes mariés *Line* et *Charles*  
commencent à se chamailler pour des

peccadilles et se font des scènes de  
jalousie à cause du moindre regard ou  
sourire échangé avec d'autres passagers.  
Nicole déchantée à côté de son mari Jean-  
Claude, un homme imbu de sa personne.  
Elle commence à flirter avec Gilles, un  
jeune dragueur. Jean-Claude découvre par  
hasard leur relation et va y mettre fin  
tout en continuant à entretenir ses  
discrètes relations adultères...  
Danielle et Michel divorcent en se  
promettant de rester en bons termes.  
Leurs avocats et la famille vont se charger

de leur créer des griefs et transformer  
leur relation en luttes intestines.

Un escroc, Désiré, use de ses talents de  
séducteur pour dépouiller trois conquêtes  
féminines esseulées.



Charmeur et innocent, Candide est vigoureusement chassé par le baron, pour avoir serré de près la mignonne Cunégonde. La Seconde Guerre mondiale éclate, mobilisé et fait prisonnier, il est contraint de prendre la nationalité allemande et se retrouve à garder le camp où il était prisonnier. Il passe en Suisse, mais ne disposant pas de compte en banque, il est incarcéré pendant huit jours pour violation de territoire. Traqué par la Gestapo, il tue deux hommes pour délivrer Cunégonde enfin retrouvée. Ils fuient tous

les deux en Argentine et leur tour du monde commence. À Paris, à Moscou, à New York, à Bornéo ou à Alexandrie. Ils essaient de se conformer à la règle de vie optimiste du docteur Pangloss. Ballotés, séparés, ils se retrouvent vieillis et assagis, ne pensant plus qu'à cultiver leur jardin en bordure de la Méditerranée...

Anecdotes : Critique acerbe et satire du monde, le film passe en revue les sujets les plus sensibles de l'époque : la collaboration et ceux qui ont profité de la guerre, les camps d'extermination (on voit

des délégués de la Croix Rouge visiter un camp pendant qu'une cheminée de four crématoire fume au loin), les malgré-nous, les guerres coloniales suivant la Seconde Guerre mondiale, le stalinisme, les « opérations de maintien de la paix » menées par les États-Unis et l'Union soviétique, la ségrégation et le port d'armes aux États-Unis.



De retour avec sa moto des vacances,  
Albert fait la rencontre d'une espiègle et  
forte exubérante demoiselle prénommée  
Françoise qui vit par procuration à travers  
la presse du coeur. Elle parvient à  
persuader le garçon de l'emmener à Paris  
qu'elle découvre ravie, ébahie, en parfaite  
provinciale. Hébergée par son oncle,  
rédacteur en chef d'un journal à  
scandales, notre gamine devient la vedette  
d'un roman à épisodes; ce qui lui fait  
rapidement tourner la tête, négligeant  
stupidement les sentiments d'Albert qui

tente de la convaincre de la futilité de ses aspirations...



Un éditeur de livres religieux se trouve entraîné dans de cocasses et

mouvementées aventures après son mariage avec une danseuse de twist farfelue.



Les Quatre Vérités est un film à sketches franco-italo-espagnol sorti en 1962. Il est

composé de quatre fables de La Fontaine :

Le Corbeau et le Renard, réalisation :

Hervé Bromberger

La Mort et le Bûcheron, réalisation : Luis

Berlanga

Le Lièvre et la Tortue, réalisation :

Alessandro Blasetti

Les Deux Pigeons, réalisation : René Clair

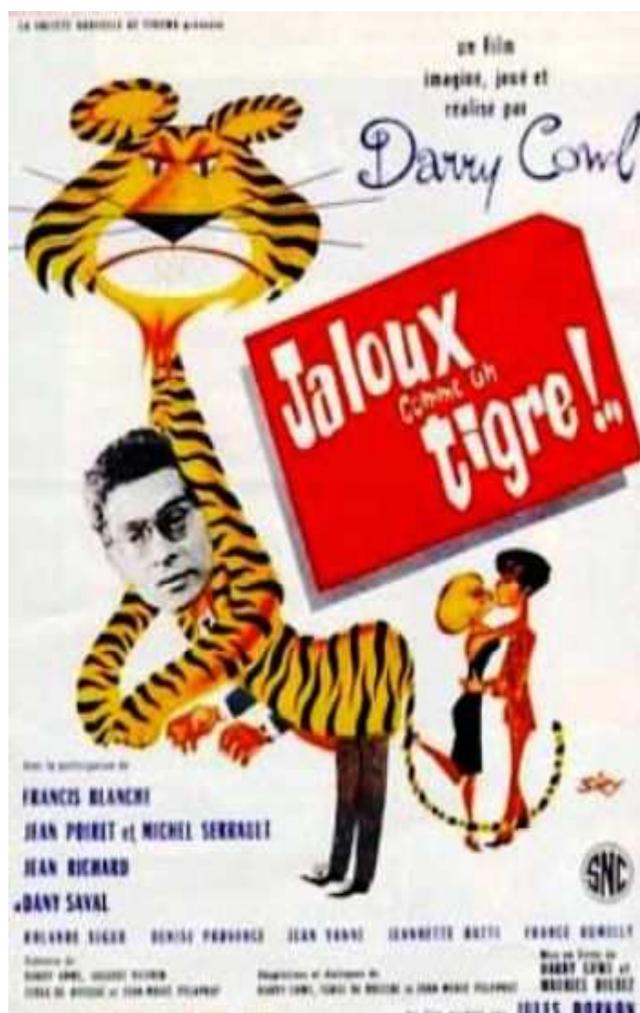


Au soir de la « première » de sa nouvelle pièce dans un théâtre des Boulevards, Germain regagne sa calme propriété banlieusarde pour y goûter les joies de la vie conjugale et de l'amitié. Il est heureux, en effet, de retrouver sa charmante épouse, Rika, sa dévouée et jolie secrétaire, Josette, et ses deux inséparables amis : Robert, un camarade de guerre qui ne le quitte jamais, et Louis, son collaborateur littéraire. Au moment où Germain franchit le perron de sa demeure, une cheminée s'abat presque sur lui. Cette

chute insolite, bientôt suivie de la rupture des freins de sa voiture, ne laisse pas de l'inquiéter. Ne serait-il plus en sécurité chez lui ? Qui donc voudrait le supprimer ? Germain charge alors un détective privé, Rossignol, de mener l'enquête. Il croit à tort que sa femme le trompe avec son ami Louis et que ce dernier, aidé du parasite Robert, ne cherche qu'à le supprimer. Alors, pour se venger, lui, le spécialiste au théâtre du crime parfait, décide de les assassiner ; mais, tandis qu'il déploie des trésors d'ingéniosité farfelue pour arriver

à ses fins, une main inconnue, et combien habile, devance tous ses crimes. Il y a de quoi perdre la tête ! Et c'est ce qui se produit lorsque Germain, se croyant trompé, découvre que sa secrétaire dont il a fait, par dépit, sa maîtresse, est une femme escroc au service du maître-chanteur Rossignol, et que sa gentille épouse, Rika, a décidé de supprimer les ennemis de son mari pour le protéger. Tout ce joli monde, survivant, sera dépêché d'urgence à l'hôpital psychiatrique, accueilli par un professeur

de médecine qui ne laisse pas d'être inquiétant !



Henri et Sophie formeraient un couple charmant si le jeune homme n'était pas d'une jalousie malade.

Sophie en souffre beaucoup dans sa vie sociale, et il lui est impossible de garder un travail. Un jour, elle fait la connaissance du patron d'Henri qui voit en elle une très bonne assistante.

Mais Henri a bien du mal à supporter cela...



Une oeuvre d'art d'une grande valeur a été volée. Passée de mains en mains, elle échoue dans le hangar des Dujardin des poissonniers.

Mis au courant, les antiquaires, les resquilleurs et les chercheurs de bonnes



Les aventures rocambolesques d'une  
voiture qu'un vendeur d'occasions  
s'évertue à réparer. Appartenant à une  
comtesse peu soigneuse, l'auto va passer  
de mains en mains, débutant une carrière  
de taxi, puis employée par une auto-école...  
Mais la bonne occase qu'elle était est trop  
endommagée, et un drôle de sort lui est  
réservé.





Gaston Berrien est chapelier et père d'un garçon et d'une jeune fille de 17 ans. Un jour, arrivé dans sa boutique, un client dont la préoccupation est beaucoup plus de

que de trouver un chapeau à sa taille. Et le commerçant a raison de s'inquiéter, car son commerce n'est qu'une couverture.

Anecdotes : les dialogues sont de Jean Loup Dabadie, la musique de Georges Garvarentz et les paroles de Charles Aznavour.



À la frontière Gréco-Danoise, dans une ville imaginaire, se trouve un savant quelque peu original qui essaye de trouver un carburant révolutionnaire.

Monsieur Baratin, son voisin qui est consul, lui propose de continuer ses recherches à Paris...



Un industriel aurait tout pour vivre  
heureux si sa famille ne lui causait pas  
tant de soucis.



Pour remplacer Hector Grogenol, le patron  
tyrannique de l'usine "Tout pour le  
camping", mis hors d'état de nuire, des  
collaborateurs font appel à son cousin

Achille, un berger provençal, pensant se servir de lui. Mais celui-ci va très vite prendre son rôle de PDG au sérieux et se montrer velléitaire. Heureusement, la jeune secrétaire Martine, saura user de ses charmes pour calmer cet homme ayant soif de pouvoir.



Comme dans "Ces Messieurs de la Famille", Gabriel Pelletier, directeur commercial promis à un brillant avenir, se retrouve au bord de l'infarctus, à cause de sa famille. Sa fille, Nicole, s'est amourachée d'un étudiant révolutionnaire, fils d'un truand sicilien. Son beau-frère, Bernard, obsédé par les femmes, est bientôt "vampé" par une des filles dudit sicilien, Marco Lombardi. Son frère, Albert, est cinéaste d'avant-garde et lui aussi compromis par Lombardi. La bonne, elle, est militante maoïste ! Après avoir tenté de remettre

de l'ordre dans tout cela, Gabriel par seul  
sur les chemins, loin de sa famille...



Un homme politique vit dans la crainte de  
rencontrer un truand dangereux qui

cherche à se venger de lui. Il se fait doubler dans tous ses déplacements électoraux par son cousin (un parfait sosie) pour jouer le rôle de "paratonnerre". Les films de Pierre Tchernia (d'une rareté hélas regrettable) sont à chaque fois d'une évidente sympathie. Bande de copains, clins d'oeil cinéophile et tendre humour parsèment son oeuvre qui garde une drôlerie constante et procure un délassement certain.

Répliques : Un cadre du CIP : Remettre Perrin en question à 5 jours des élections,

c'est vraiment du suicide.

Raoul Garrivier : Il n'y a pas que Perrin !

Le CIP, c'est pas uniquement Perrin. Pour affronter Favereau, il ne manque pas d'hommes au passé moins discutable.

Gilbert Brossard : En tout cas, tout le monde n'a pas eu la chance de se retirer à 28 ans après s'être fait siffler une demi-heure dans le Lac des Cygnes.

Gisèle Brossard : Faut se produire pour se faire siffler ! C'est déjà une chose que t'as pas à craindre...

Gilbert Brossard : Tout ça parce qu'on ne

veut pas jouer n'importe quoi. Parce qu'on  
a une conception un peu élevée de l'art  
dramatique, alors voilà ce qu'on entend.

Gisèle Brossard : (imitant la pub pour le  
déodorant) Pschitt pschitt !

Un flic en civil : (tapotant sur le toit de la  
voiture, une R5 Alpine) Ça marche bien ces  
petites choses-là, on a eu du mal à vous  
suivre ! (puis se présentant) Commissaire  
Javert !

Jean-Louis Constant : ... ! ... ! Javert ???

Le flic en civil : Oui, oui, c'était mon  
grand-père.

Jean-Louis Constant : Vous êtes une belle  
ordure, hein !

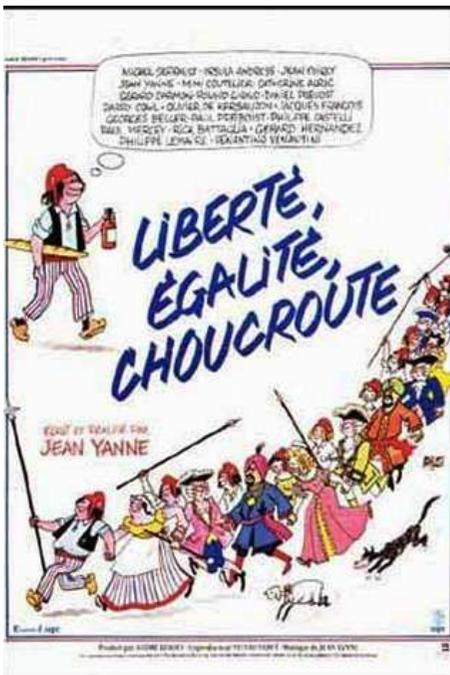
Martial Perrin : Mesurez vos paroles,  
Constant ! C'est moi (Perrin) !

Jean-Louis Constant : Oui, oui, je sais bien

Roland Favereau : (lançant le débat  
télévisé) Eh bien, puisque nous en sommes  
à la minute de vérité, dites-nous donc,  
Perrin, le rôle exact que vous avez joué  
dans cette mystérieuse affaire de  
Djibouti.

Gilbert Brossard (dans la peau de Martial  
Perrin) : Ah ! Ah ! Je suis heureux... je suis

heureux que vous me posiez la question.  
C'est une question intéressante. (Long  
silence, puis soudain, surprenant tout le  
monde) Laissez-moi finir ! Je ne vous ai  
pas interrompu quand vous parliez !



Shazaman al Rachid, cruel calife de

Bagdad, vient à Paris pour étudier la guillotine au Salon de la torture et de l'équipement de bourreau. Pendant ce temps, le peuple français gronde. Les sans-culottes ont faim, soif et ras-le-bol.

Quant au roi, le brave Louis XVI, il n'a qu'une passion : la serrurerie. A Versailles, sa petite femme chérie, Marie-Antoinette, fille de l'empereur d'Autriche, joue à la fermière et soigne ses blancs moutons. Le couple royal n'interrompt ses activités qu'à l'heure des repas, pour se gaver de choucroute...



Papu, chiffonnier de son état, s'est fait renverser par une voiture et prétend être paralysé des deux jambes. Il envisage un pèlerinage à Lourdes et compte sur le

"miracle" qui lui permettra de récupérer l'usage de ses jambes et de garder le magot de l'assurance. Fox, dit le Terrier et assureur muet, se méfie de la supercherie et prend le train des pèlerins.

Une comédie burlesque qui dénonce les profiteurs de la foi et le commerce de la religion, un vaudeville sans doute trop caricatural pour être crédible...

Anecdotes : Ce film n'a pas été tourné à Lourdes, exceptées quelques images d'ensemble qui semblent être plus prises à la volée que réellement pensées. En effet,

les autorités n'ont pas vraiment apprécié le scénario. La grotte et son bassin, qui n'existe d'ailleurs pas en l'état ont donc été recrés, et légèrement modifiés pour le film.

Dernier film dans lequel Michel Serrault et Jean Poiret jouent ensemble.

Jean-Pierre Mocky réalisa la bande-annonce du film (la saynète où le réalisateur se confie au confessionnal).

Jeanne Moreau et Michel Serrault se retrouveront en 1991 pour *La vieille qui marchait dans la mer*.

Ce n'est pas la première fois que Mocky s'attaque à la religion chrétienne : en 1963, il avait signé *Un drôle de paroissien*, qui montrait le personnage principal (incarné par Bourvil) piller les troncs des églises. À noter que Jean Poiret, qui incarne l'un des personnages principaux de *Miraculé* a aussi un rôle principal dans *Un drôle de paroissien*.

Mocky a bien choisi la date de sortie de *Miraculé* : un 18 février. Il s'agit du jour de la Sainte Bernadette, à qui la Vierge serait apparue.

Le théâtre de Poiret Serrault :

1955 : L'Ami de la famille de Jean

Sommet, mise en scène Bernard Blier,

Comédie Caumartin

1958 : Monsieur Masure de Claude

Magnier, mise en scène Claude Barma,

Théâtre des Célestins

Jacqueline, une jeune femme qui se  
trouve délaissée par son mari ... comme par  
son amant, prend un somnifère. Alors  
qu'elle dort, Monsieur Masure, victime  
d'une panne de voiture, pénètre dans la  
maison pour y téléphoner, boit le verre à

moitié vide qui contient le somnifère, et se  
retrouve endormi à côté de Jacqueline  
sans l'avoir vue. Robert, le mari, arrive ....

1963 : Sacré Léonard de Jean Poiret et  
Michel Serrault, mise en scène André  
Puglia, Théâtre Fontaine



1966 : Opération Lagrelèche de Jean  
Poiret et Michel Serrault, Théâtre  
Fontaine



1967 : Pour avoir Adrienne de Louis

Verneuil



1969 : *Les Grosses Têtes* de Jean Poiret  
et Michel Serrault, mise en scène Jean  
Poiret et René Dupuy, Théâtre de  
l'Athénée

1969 : *Le Vison voyageur* de Ray Cooney &  
John Chapman, mise en scène Jacques  
Sereys, Théâtre du Gymnase



Extrait de la Cage aux Folles

GEORGES : Bonjour

ALBIN : Bonjour Trotty

GEORGES : Ah non je t'en prie ! Cesse de m'appeler Trotty ! A quoi ça ressemble Trotty ?

ALBIN : Je t'ai toujours appelé Trotty.

GEORGES : Ben oui, mais y'a un age plafond pour appeler les gens Trotty

ALBIN : Je t'appellerai pépé maintenant

GEORGES : Entre pépé et Trotty, on doit pouvoir trouver un moyen terme...

ALBIN : Tu n'étais pas bien cette nuit ?

Tu as fait chambre à part !

GEORGES : Je me sentais agité. J'ai  
préféré coucher dans le bureau pour ne  
pas te gêner

ALBIN : Au fait tu ne m'avais pas dit que  
Laurent rentrait !

GEORGES : Je te l'ai dit

ALBIN : menteur !

GEORGES : Je te l'ai dit la semaine  
dernière. Mais tu ne m'écoutes jamais  
quand je parle. Tu lis le journal à table. Tu  
lis modes et travaux en permanence...

ALBIN : La vérité, c'est que tu ne

supportes pas de partager ton fils. Mais  
de là à me gommer parce que Laurent  
arrive ...

GEORGES : Oh ! Je ne te gomme pas ! Il  
faudrait une grosse gomme à encre !

ALBIN : Tu as vraiment les nerfs à fleur  
de peau, mon pauvre chéri !

GEORGES : ( Changeant de ton pour  
l'amadouer ) : Oui, parce je suis fatigué.  
Et je ne suis pas le seul ! Si, si. Depuis  
quelques jours je remarque des anomalies  
dans ton comportement. Je ne t'en parle  
pas parce que j'ai soin de ton confort

moral... Mais tu ne vas pas bien Albin. Tu files un mauvais coton en ce moment. Je me demande si tu ne me fais pas un peu d'anémie. Tu me ferais bien une petite pointe d'anémie...

ALBIN : Pourtant je me sens bien....

GEORGES : Tu te sens bien ! Mais regarde ta mine ! Moi, je tire la sonnette d'alarme. Tu t'es vu, ce matin ? Tu es vert !

ALBIN : Oh ! Je suis tout bronzé !

GEORGES: Tu es vert bronze! C'est ça le drame ! Mais c'est normal, Albin, nous sommes en fin de saison, tu n'as pas pris

de vacances, c'est de la folie !

ALBIN : Je ne prends jamais de vacances  
l'été !

GEORGES : Tu ne prenais pas de vacances  
d'été jusqu'alors. Mais tu n'as plus vingt  
ans. Seulement, ça, tu ne l'admet pas.

Alors on va ; On va jusqu'à la limite de ses  
forces, et puis un beau jour on s'écroule !

ALBIN : Je t'assure que je me sens très  
en forme

GEORGES : C'est curieux cet entêtement  
des gens à ne pas se rendre à l'évidence !

Ménage-toi Albin !

ALBIN : Dis donc, il y a longtemps que tu ne t'es pas occupé de moi avec autant de sollicitude !

GEORGES : Je veille sur toi en permanence, tu le sais très bien.

Seulement je le fais avec infiniment de discrétion

ALBIN : Ça, c'est vrai. On ne s'en aperçoit pas !

GEORGES : C'est ça la grandeur d'âme

ALBIN : Qu'est ce que tu as ma Toutoune

GEORGES : ( s'oublie un instant, puis reprend vite son travail en douceur ) : Ah

zut ! Quand ce n'est pas Trotty, c'est ma  
Toutoune! Je n'ai rien. J'ai simplement  
que je ne tiens pas à te voir finir dans une  
maison de santé, parce que, tu sais, mon  
petit Albin, je te mets en garde : tu vas  
craquer ! Tu es déjà plein de fissures, mais  
tu vas craquer !

ALBIN : Pourquoi me dis tu ça ? Tu me  
fais peur ! On t'a fait des réflexions ?

GEORGES : ( qui intensifie son travail au  
corps ) : Justement ! Et c'est pour ça que  
je te pose la question. On dirait que tu  
crains de me parler. Qu'est ce qu'il y a ? Tu

te sens fatiguéS ? Tu vois, je te tends la  
perche, je ne peux pas faire mieux. Tu  
veux te reposer ? Tu veux arrêter le  
spectacle pour te reposer, ne serais ce  
que... trois jours ?

ALBIN : En septembre nous verrons

GEORGES : Pourquoi attendre septembre

? Pourquoi accumuler de la fatigue

supplémentaire ? Si tu dois te reposer,

fais le, mais fais le tout de suite. ( Décidé

) Allez ! Moi, je prends le taureau par les

cornes ! Tu sais ce que tu vas faire ? Tu

vas prendre ton petit baluchon et tu vas

partir trois jours, pour le week-end.

ALBIN : La vedette du spectacle ne va pas  
s'absenter pour le week-end

GEORGES : La santé avant tout !

ALBIN : ( subitement affolé ) : Georges tu  
as appris quelque chose. Le docteur  
Deslandes t'as dit quelque chose que tu  
me caches...

GEORGES : Oh ! Ne vas pas te mettre  
martel en tête ! Ca n'est pas la dame aux  
camélias non plus, il ne faut pas exagérer !  
Mais il me semble que trois jours de repos  
en fin de saison te redonneraient une

bouffée d'oxygène.

ALBIN : Alors partons ensemble pour

Dieppe !

GEORGES : Pour Dieppe ?

ALBIN : Trois jours à Dieppe.

GEORGES : Ah ! Non ! Moi, je ne pars pas

pour Dieppe. Le voyage me fatigue

maintenant. Avec le décalage des fuseaux

horaires. Et puis on ne va pas lâcher la

boite tous les deux en même temps.

ALBIN : Tu vas rester seul ?

GEORGES : Trois jours, je n'en mourrai

pas. Je me ferai des pâtes, j'ouvrirai des

boites. Et puis tu rentreras, tu seras bien  
reposé : ce sera mieux pour tout le monde.

ALBIN : ( s'emportant ) : j'ai dit non ! Je  
tiendrai le coup jusqu'en janvier, nous  
n'aurons qu'à rester un peu plus longtemps  
à la Bourboule.

GEORGES : ( adoptant le même ton ) : Je  
ne sais même pas pourquoi je discute. Il  
faut toujours que tu aies le dernier mot.  
Tu avoueras que tu as vraiment un  
caractère de cochon !

ALBIN : Oh !

GEORGES : Y'a trop longtemps que je me

contiens ! C'est lâché ! Il fallait que ça sorte, sans ça j'aurais eu une éruption de boutons sur tout le corps.

ALBIN : Dis donc mon petit *Georges*, je ne suis peut-être pas très fin, mais quand on me mets les points sur les « i », je finis par avoir des lueurs

GEORGES : Qu'est ce qui te prend ?

ALBIN : Tu cherches à m'évincer !

GEORGES : Oh ! Pourquoi dis tu ça ?

ALBIN : Tu cherches à m'évincer pour le week-end

GEORGES : (le regard fuyant) : pas du

tout

ALBIN : Il y a un homme dans ta vie !

GEORGES : Ah ! Voilà !

ALBIN : Tu en es fou et tu pars avec lui  
pour le week-end

GEORGES : Oh !

ALBIN : ( dramatique) Tu veux m'éloigner  
avec Jacob hein ? Pas de témoin ! Eh bien  
non, je ne jouerai pas pour le week-end,  
mais tu ne pourras pas faire un pas, je ne  
te laisserai pas !

(Albin s'effondre en larmes)

GEORGES : Les écluses sont ouvertes !

ALBIN : Quinze ans ! Quinze ans de vie  
commune pour en arriver là ! (Il se jette  
sur le canapé)

GEORGES : Ne te répands pas sur le  
canapé ; tu vas me mettre du rimmel  
partout.

ALBIN : Tout ça parce que j'ai un peu  
épaissi...

GEORGES : Mais ça n'a rien à voir !

ALBIN : Parce que j'ai perdu mon galbe...

GEORGES : Ce n'est pas parce que tu as  
pris dix huit kilos en six semaines que tu  
as perdu ton galbe ! (Albin prend un

coussin et en menace Georges ) Oh ! Albin  
!... C'est la première fois que tu oses lever  
le coussin sur moi. ( Georges prend sur la  
coiffeuse une houppette ) ne recommence  
pas ou je t'envoie la houppette ! Tu ne me  
connais pas quand je suis en fureur ! Je  
t'envoie la houppette à toute volée et je  
te brise un genou ! Tu n'as pas honte ?  
C'est monstrueux ce que tu fais là !

ALBIN : Quel âge a-t-il ce bonhomme ?

Tout jeune ? Mineur ?

GEORGES : Zut !

ALBIN : Tu as trop de tentations sur la

cote, je ne veux plus rester ici. Je veux  
que nous vendions et que nous allions nous  
installer en Corrèze ou dans un bassin  
minier...

GEORGES : Tu veux t'installer dans un  
bassin minier, et tu ne veux pas que je  
fréquente de mineurs ! Faut être logique !

ALBIN : De toute façon, je saurai qui  
c'est, parce que à partir de cet instant, je  
ne te lâche plus ! Tu sors, je sors. Tu  
téléphones, je prends l'écouteur. Tu ne  
pourras même pas le prévenir, tu ne  
pourras même pas lui donner un autre

rendez vous. Je ne me laisserai pas  
déposséder. (Il s'écroule à nouveau)

GEORGES : C'est Sarah Bernhardt enfant

! La crise est passée ? On peut vous

adresser la parole, madame Bovary ? Bon,

alors écoute moi une seconde avec

sérénité, si ça t'es possible. Tu aimes

Laurent ? Tu as de l'affection pour lui ?

ALBIN : Qu'est ce que ça a à voir avec

Laurent ? Ne noie pas le poisson !

GEORGES : Ecoute moi. Pour le bonheur de

Laurent, pour le bonheur de l'enfant, pour

le bonheur du tout petit, il est absolument

indispensable que tu t'absentes trois jours

ALBIN : Expliques toi !

GEORGES : Parce que... Laurent va se  
marier

ALBIN : Pauvre petit bonhomme ! Et tu  
m'annonces ça comme ça !

GEORGES : Je ne vais pas t'envoyer un  
faire part ?

ALBIN : Mais c'est de la folie ! Il est  
beaucoup trop jeune ; il va gâcher sa vie !

GEORGES : J'ai dit, j'ai dit tout ça. Tout  
ce qu'un père peut dire, je l'ai dit.

Toujours est-il qu'il a l'intention de se

marier, avec une fille...

ALBIN : Quelle horreur !

GEORGES : ...une fille que j'ai aperçue au  
début de la saison

ALBIN : Pourquoi ne m'en as tu pas parlé ?

GEORGES : Parce que Laurent sort avec  
des filles depuis qu'il a quinze ans et que  
je ne t'en parle pas à chaque fois

ALBIN : Tu le laisses trop libre

GEORGES : En tout cas, un fait est  
certain : c'est que les éventuels beaux-  
parents débarquent ici à la fin de la  
semaine...

ALBIN : C'est pas vrai

GEORGES : Si ! Que le père se présente  
aux élections contre Barnier, et que son  
intention est de fermer les boites de  
bonshommes

ALBIN : Elle est folle celle-là !

GEORGES : C'est te dire que ces gens ne  
me semblent pas doués d'une largeur de  
vue panoramique, et qu'en conséquence, il  
importe qu'ils aient de cette maison une  
impression irréprochable

ALBIN : Mais Georges, nous ferons tout  
pour

GEORGES : C'est vraiment le béret  
basque à la narine. Si nous devons faire  
tout pour, comme tu le dis très justement,  
il serait peut être souhaitable que tu ne  
sois pas là lorsqu'ils viendront. Nous  
aurions peut être plus de chances, toi  
absent ! Je ne sais pas si je me fais bien  
comprendre ?

ALBIN : Georges tu réalises ce que tu me  
demandes ?

GEORGES : Tout à fait !

ALBIN : Tu me rejettes ! Tu m'exiles  
comme un lépreux, quand notre fils se

marie !

GEORGES : Oh ! Notre fils ! Puis quoi

encore ? Tu ne veux pas une prime

d'allaitement pendant que tu y es ?

ALBIN : Tu me répudies, moi qui ai passé

des nuits entières à veiller sur sa variole...

GEORGES : C'était une varicelle !

ALBIN : Et alors ? C'est aussi contagieux !

(Albin éclate en sanglots)

GEORGES : C'est reparti !

ALBIN : Je suis donc un monstre, qu'on ne

veuille pas me montrer ?

GEORGES : Tu n'es pas un monstre, Albin,

mais enfin....

ALBIN : Quoi ?

GEORGES : Tu as des manières....

ALBIN : Quelles manières ?

GEORGES : Regarde-toi dans une glace de

temps à autre. Tu as des manières ! Des

manières charmantes, mais qui peuvent

surprendre des gens non avertis ! ( Il a

ponctué sa période d'un geste

particulièrement gracieux)

ALBIN : (pouffant) : Tu peux parler !

GEORGES : Quoi ?

ALBIN : Tu t'es vu toi ? ( Albin l'imité) «

Qui peuvent surprendre des gens non  
avertis »...

GEORGES : Oui mais, la grande  
différence, c'est que chez moi, ça peut  
passer pour de la distinction. Ça fait  
britannique. Chez toi, ça fait louche.

ALBIN : Je te parie que je donne  
beaucoup mieux le change que toi !

GEORGES : Le change ? Il y a eu une  
déévaluation alors... !

ALBIN : Parce que, moi, j'ai de la carrure

GEORGES : On peut appeler ça comme ça

ALBIN : Alors que toi malheureusement tu

fais sylphide

GEORGES : Je fais sylphide ?

ALBIN : Moi, j'ai du poids quand je

marche

GEORGES : Même quand tu ne marches

pas

ALBIN : Toi c'est « mon truc en plumes »

GEORGES : Mon quoi ?

ALBIN : « Mon truc en plumes ». Toi,

c'est zizi, c'est tout zizi !

GEORGES : En tout cas, zizi ou pas zizi,

moi je suis le père. Alors, un, ça peut aller,

le doute peut flotter. Deux, ce n'est pas

possible. Chluc ! Voilà ce qu'elle vous  
envoie la sylphide !

ALBIN : Ecoute-moi bien, Georges, si dans  
une circonstance comme celle-ci, je dois  
quitter cette maison, je n'y remettrai plus  
les pieds

GEORGES : Ah bon ! Le chantage !

ALBIN : C'est un affront que je ne  
supporterai pas

GEORGES : Oh ! La marquise est coincée !

ALBIN : Je te le dis calmement, mais avec  
une résolution inébranlable

(Ils se regardent en silence. Georges sent

bien qu'Albin ne bluffe pas)

GEORGES : Merci ! On ne peut pas dire que tu me facilites la tache ! Ah ! J'en ai marre de cette tôle ! Un jour qu'il pleuvra, je me foutrai dans une flaque et vous ne me retrouverez pas. Mais qu'est ce que tu veux que je fasse de toi ?

ALBIN : Comment ça ?

GEORGES : À ces gens qui vont venir, en tant que quoi veux-tu que je te présente ?

ALBIN : Je pourrais très bien être son oncle !

GEORGES : Tu n'as pas une tête d'oncle !

Si tu veux t'incruster, je te verrais mieux  
en précepteur

ALBIN : Laurent est gentil mais il n'a pas  
l'air d'avoir été élevé par un précepteur

GEORGES : Je dis un précepteur, ou un  
majordome ! Un vieux majordome, presque  
de la famille ; un vieux valet d'écurie...

ALBIN : Tu veux vraiment me reléguer à  
l'office. Si tu avais épousé une femme qui  
boit, tu ne la ferais pas passer pour ta  
bonne

GEORGES : Oui, mais, ce serait une femme  
! Et dans un foyer, vis-à-vis des gens, une

ivrognesse est plus présentable qu'un  
pédéraste !

ALBIN : Eh bien mon cher ami, il fallait  
vous apercevoir de cela avant !

(Georges regarde Albin beurrer ses toasts  
comme une vieille habituée des salons de  
thé)

GEORGES : Regardez le ! Il est là, comme  
un gros matou, installé dans ses confitures  
et dans son beurre ; il en bave ! On  
mettrait des pommes de terre en dessous,  
tu ferais des frites ! Ah ! Tes enfants ne  
te posent pas de problèmes à toi !

ALBIN : Oh ! Drame du père ! Saynète  
humoristique ! Tout ça parce que tu as eu  
un bébé par hasard, un soir de beuverie

GEORGES : Je t'interdis de dire ça

ALBIN : Quoi ! Tu n'étais pas saoul quand  
tu t'es envoyé ta fameuse Simone, ce  
boudin ?

GEORGES : (Piqué) ce n'était pas un  
boudin. C'était le plus beau mannequin des  
Folies Bergère

ALBIN : Toi quand tu as bu, tu te  
jetterais sur n'importe qui. C'est la bête

GEORGES : Pas du tout ! Une occasion se

présentait : je me suis dit « Allons-y ! Il faut tout connaître ! On en parle tellement, faut voir ce que c'est ». Et ça a été une très belle aventure.

ALBIN : Laisse moi rire

GEORGES : Ça a quand même duré de minuit à trois heure moins le quart. Et ça a suffi. La preuve : Laurent

ALBIN : Parlons en ! Elle n'en voulait pas de ce gosse. C'est toi qui me l'as dit

GEORGES : Ben évidemment ! Elle était avec l'ambassadeur de Bolivie à l'époque ; c'était délicat...Mais ça a été, malgré tout,

une très bonne mère

ALBIN : Une bonne mère ? Elle a du le voir quatre fois depuis sa naissance. Si je n'avais pas été là pour l'élever !

GEORGES : Oh ! Je t'en prie ! Elle l'a quand même porté un certain nombre de mois. Il y a un nombre légal... je ne sais plus treize, quatorze. Ce n'est pas toi qui en aurais fait autant.

ALBIN : Oh ! Il me semble que j'aurai attendu moins longtemps. En tout cas, dès sa naissance, la mère admirable, elle te l'a refile, le bébé

GEORGES : Je ne pouvais pas abuser de son temps indéfiniment. Puis vis-à-vis de l'ambassadeur, ce n'était pas envisageable

ALBIN : Parce qu'il était encore avec elle

GEORGES : Non, mais il était avec moi depuis trois mois et demi

ALBIN : Ta vie est vraiment un égout, mon pauvre Georges

GEORGES : (dont la colère monte) ma vie est peut être un égout, mais maintenant, espèce de vieille chamelle !

ALBIN : Oh !

GEORGES : Il va falloir t'y mettre !

ALBIN : A quoi seigneur ?

GEORGES : Parce que je te préviens, si

Laurent rate son mariage par ta faute - tu

les vois mes petits poings ? Ils sont prêts

à partir-, je ne te le pardonnerai pas.

ALBIN : Comme tu me regardes ! Tu me

fais peur !

GEORGES : Ah ! Tu ne veux pas céder la

place ! Ah ! Tu veux jouer les oncles

gâteaux ! Eh bien, il va falloir qu'ils se

virilisent, les oncles ! Il va falloir qu'ils

apprennent à tenir leur biscotte comme

des males, à beurrer leur tartine comme

des débardeurs et à boire leur thé comme  
des forts des halles, les oncles ! Allez on  
se tient droit, pour commencer, pas  
comme une chochette !(Il fait voler les  
coussins sur lesquels Albin est avachi)

ALBIN : (pleurniche) Mais qu'est ce qui te  
prend ?

GEORGES : je vais t'apprendre, moi, à  
vivre les fesses sur le velours et sur le  
satin, comme une poule de luxe ! A la dure  
maintenant : les fesses sur le coton. On va  
te la faire ton éducation de bonhomme !  
Prends ta biscotte (Albin veut prendre la

biscotte, de façon un peu virile et la casse.  
Georges en reçoit les éclats) n'essaie pas  
de me blesser avec une biscotte ! Pour  
toucher l'assurance vie ! Tu crois que je ne  
le vois pas ton manège ? Le crime parfait,  
une biscotte en pleine tête, on n'en parle  
plus. Assassine ! Reprends en une et tiens  
la bien cette fois ci

ALBIN : Oui !

GEORGES : Ferme mais pas brutal ! La  
biscotte de l'homme ! Tartine la confiture,  
maintenant, avec la cuillère. Je vais te la  
donner, ta leçon, moi ! Pas comme ça, la

cuillère, pas à deux doigts ! Ce n'est pas  
une clochette, la cuillère ! Tenue  
solidement ! (Albin empoigne la cuillère) Ce  
n'est pas une cuillère à pot non plus !  
(Albin essaie d'étendre la confiture  
comme Georges le lui indique : Il tremble,  
s'énerve et à nouveau casse sa biscotte)  
ALBIN : (voyant Georges courbé sous la  
douleur) : Qu'est ce qu'il y a ?  
GEORGES : J'ai reçu la biscotte en pleine  
poitrine ! Tu n'es qu'une truie !  
ALBIN : (en larmes ) Je n'y arriverai  
jamais !

GEORGES : (exaspéré) Ne pleurniche pas.

Cesse de pleurnicher !

ALBIN : j'ai cassé ma biscotte !

GEORGES : bien oui tu as cassé ta

biscotte ! C'est malheureux, d'accord,

mais dans une circonstance comme celle là,

tu dois réagir en homme !

ALBIN : Je le sais bien !

GEORGES : Tu dois faire face à

l'évènement. Te dire « Il vient de

m'arriver un coup dur, je viens de casser

ma biscotte, mais je suis encore jeune, je

vais remonter la pente ». Ton thé

maintenant. Montre moi comment tu bois.

Ca marque un homme, la façon dont-il boit !

(Albin prend sa tasse) Allez ! Avale moi ça

! Bien viril ! (Albin boit avec infiniment de

grâce) ça comme virilité, c'est Catherine

Deneuve ! Fais moi John Wayne ! Imite

John Wayne, descendant de son cheval à

Rio bravo, entrant au saloon et prenant le

thé pour son quatre heures.

ALBIN : Oh non !

GEORGES : Essaie de me faire John

Wayne !

ALBIN : Non !

GEORGES : (menaçant) : fais-moi John

Wayne

ALBIN : (affolé) Oui, je vais le faire, John

Wayne.... Tu crois que c'est une tenue pour

monter à cheval ?

GEORGES : (toujours menaçant) : ça va

mal se terminer nous deux

(Albin fait semblant de tirer au pistolet,

très dame)

ALBIN : Bang !!! Bang !!!

GEORGES : (lève sur lui une serviette

vengeresse) : Albin ! (Albin essayant

d'alourdir sa démarche, se dirige vers la

tasse de thé) . C'est mieux ! Tu vois, quand tu veux te donner la peine !

ALBIN : (s'efforçant d'imiter John Wayne) : dis donc, mon gars, est ce que je pourrais avoir un petit coup de thé ?

(Albin prend la tasse)

GEORGES : Avale moi ça comme un grand !

Bien viril ! (Albin s'exécute, mais les gestes restent très féminins) . Je vais te dire une chose que je n'ai jamais dite à personne : tu es désespérant !

ALBIN : Alors fait moi John Wayne, toi, si tu es malin !

GEORGES : Et alors ! C'est sorcier d'avoir  
l'air d'un bonhomme de temps à autre ?  
C'est difficile de marcher comme un vrai  
male ? (Georges se déplace d'une manière  
guère plus virile qu'Albin). C'est difficile  
de prendre son thé et de boire comme un  
homme ?

(Georges prend sa tasse et, d'un petit  
doigt détaché, la boit)

ALBIN : (pouffant) : c'est John Wayne  
jeune fille !.....

GEORGES : Tu m'agaces. Va t'habiller. On  
en reparlera



BONUS



Le Canard à l'orange (The Secretary Bird)

est une pièce de théâtre comique en quatre tableaux de William Douglas Home (1967), adaptation française de Marc-Gilbert Sauvajon. Elle a été diffusée à la télévision française en 1979, réalisée par André Flédéric. Elle fut également reprise dans le cadre des Tournées Charles Baret début 1974.

Hugh Preston, animateur à la BBC, passe sa

vie entre sa femme Liz et ses nombreuses maîtresses. Un vendredi soir, après une partie d'échecs, Hugh fait comprendre à sa femme qu'il sait qu'elle a un amant.

Celle-ci, prise au dépourvu, avoue à Hugh sa liaison avec un agent de change du nom de John Brownlow, et le fait qu'elle comptait partir avec celui-ci, le dimanche matin suivant, pour Florence et Venise, sans le prévenir.

Hugh offre à sa femme de prendre les torts à sa charge, et de se faire prendre en flagrant délit d'adultère au domicile

conjugal avec sa secrétaire, mademoiselle  
Patricia Forsyth.

Hugh demande à sa femme d'inviter son  
amant à passer le week-end à la maison  
afin de régler les questions du divorce. Liz  
refuse cette proposition qu'elle juge  
incongrue. Mais lorsque Hugh lui avoue  
qu'il lui a tendu un piège et qu'il ne savait  
rien de sa liaison avec Brownlow, Liz,  
piquée au vif, accepte pour montrer à  
Hugh à quel point son amant est mieux que  
lui.

Voici donc Liz (la femme), Hugh (le mari),

John (l'amant), Patricia (la secrétaire de Hugh), plus Mme Grey (la gouvernante) et un canard récalcitrant, réunis pour un week-end au cours duquel Hugh, en joueur d'échecs qu'il est, va tout faire pour reconquérir sa reine.

Cette pièce a été immortalisée à la télévision par Jean Poiret qui en avait réécrit certains dialogues.

Jean Poiret : Hugh Preston

Christiane Minazzoli : Liz Preston

Alain Lionel : John Brownlow

Corinne Le Poulain : Patricia Forsyth

(Patty Pat)

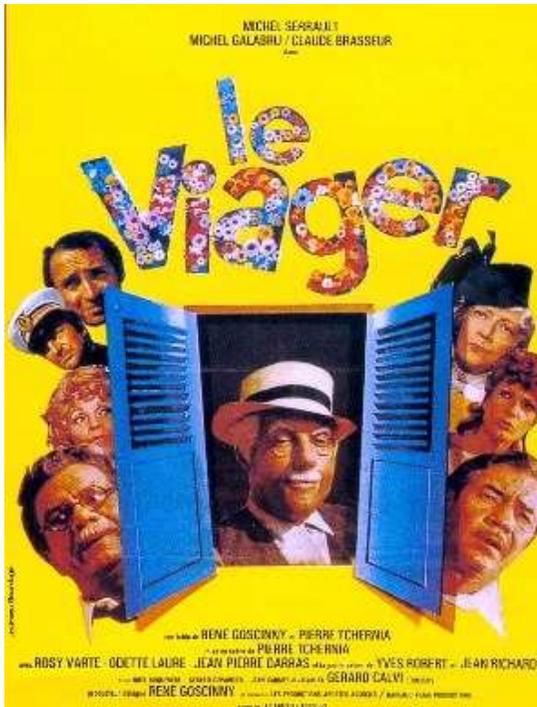
Annick Alane : Mme Grey

« Dommage qu'on ne puisse pas se faire  
opérer de la conscience comme de  
l'appendicite ».

« Mon vieux, l'homme est un animal  
pensant qui ne pense jamais à emporter sa  
brosse à dents ».

« - Comment, comment, comment, mais  
vous buvez du whiskey à 9h du matin! -  
Oui... Ben moi je bois du whisky quand je  
veux, d'une part, et d'autre part il est  
9h02 ».





D'après son médecin, Louis Martinet, âgé de 59 ans, n'a plus longtemps à vivre. Il met sa maison en viager. La famille Galipeau s'y intéresse, indexant ce viager sur le cours de l'aluminium. Mais Martinet

tient bon, passe la guerre, et les Galipeau  
font tout leur possible pour le faire  
disparaître, en vain...

Anecdotes : Pour interpréter le  
personnage de Martinet, Michel Serrault a  
demandé à porter un faux nez. Il s'agit du  
dernier long métrage de Noël Roquevert,  
mort en 1973. Après la scène où l'on voit  
le journal télévisé, le projectionniste  
demande au facteur où est Martinet. On  
aperçoit alors la mystérieuse affiche d'un  
film intitulé Ah ! Si j'étais restée pucelle.  
Quand on veut montrer que l'officier de

marine a commis « une petite erreur », on lui montre un journal avec un navire en train de couler. Il s'agit en réalité de La Bourrasque, coulée lors de la débâcle de Dunkerque. Le générique précise que la scène de l'explication du viager par des dessins enfantins est signée « du petit Gotlib ». Il la reprendra avec Goscinny dans les planches de Trucs-en-frac, en inversé. Première réalisation au cinéma de Pierre Tchernia, Le Viager rencontra un succès public, attirant 2 191 183 spectateurs.



FIN

